

Secondes d'enfer

Hélène Monette

Numéro 97, printemps 2003

La honte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, H. (2003). Secondes d'enfer. *Moebius*, (97), 73–79.

HÉLÈNE MONETTE

Secondes d'enfer

Rouge I

Il y a du sang sur le tapis, des marteaux-piqueurs dans la rue. Les règles débordent. On reconstruit des lofts de luxe en unités de bureaux de prestige. Après la tête en bas, les fesses descendent au plancher. Relaxe, Krishna. Il aurait peut-être fallu frotter cette tache de sang au centre du matelas par hygiène spirituelle, afin qu'au prochain cours une sainte au dos élastique ne pousse pas les hauts cris du grand stress à bannir à tout prix. Mais s'il n'y a que deux façons d'accueillir en soi le vacarme de la reconstruction à l'extérieur, ou avec hargne et impatience, ou avec le calme zen du détachement cool tel que prescrit par la prof de sa chaude voix d'ange, cela s'applique sans doute aussi aux règles surabondantes qui font de Mia une femme. Un être spiritualisable même en plein tintamarre, même au bord de l'hémorragie.

Par-dessus le vrombissement des marteaux-piqueurs, au carrefour, camions de pompiers et ambulances rivalisent d'entêtement, tous feux dehors, à tue-tête sous les fenêtres. Au quatrième étage, dans la salle nord-ouest, chacun essaie de se concentrer sur le son répétitif, le dong-bong prenant de la relaxation.

Mia sort la dernière. Après s'être agenouillée discrètement au centre du matelas loué un dollar (contribution supplémentaire aux tarifs faramineux de la maison), Mia frotte ses genoux sur le tapis, un mouvement en avant, trois en arrière, pendant que les autres sortent de la salle et que la prof range la radiocassette. Ça ne part pas.

Elle est de toute façon si calme, maintenant.

Les forces de l'ordre

Et voilà. Lou-Anne regarde le plancher, deux, trois secondes de trop. Passe une frayeur dans son regard, le dédain se tient avec elle dans sa pose, corps incliné et tête penchée vers le sol, le plancher taché, sale. Des tuiles aux cauchemars spiralés bruns, incrustés de bourgogne passé et de noir douteux, aux coins arrachés. Des tuiles rognées, tachées de splashes de peinture blanche devenue gris-jaunâtre. Trois secondes de trop. Lou-Anne regarde par terre. On dirait qu'elle a peur, peur des serpents, peur des souris, mais étant donné qu'il n'y a pas de bêtes sur le plancher, à l'air qu'elle a, elle a sûrement peur de salir ses souliers. Elle a vraiment l'air terrorisée, aussi étonnée que dégoûtée. Elle ne s'attendait pas à ça, que le sol soit mal soigné, ici, comme ça, crasseux et si abîmé. Ça n'entre pas dans ses plans, dans sa trajectoire, ça ne correspond pas à ses idées sur la vie. Trois secondes. Risquer le dégoût, frôler la laideur. Elle bouge un peu ses fesses sur la chaise, mal à l'aise, elle replace ses jambes autrement, change la position de ses pieds bien chaussés. Mais le dédain passe tel un ange habillé froissé.

Elle ne va pas en faire un plat, mais elle est tout de même un peu pressée – elle est toujours pressée. Lou-Anne fait accélérer la conversation, propose de se charger d'une tâche et d'une autre pour que le principal soit rapidement expédié. Elle rit entre deux mots d'esprit pas drôles du tout, comme pour détendre l'atmosphère, faire diversion, mais en même temps elle sait qu'il n'y a pas une minute à perdre ici, il faut enchaîner, que l'entretien en finisse.

Mia, hôtesse éberluée, encore ébaubie une fois que, gracieusement, Lou-Anne s'est envolée – *merci, encore merci!* –, Mia, perplexe, se tient le menton. Elle retourne dans la pièce où Lou-Anne et elle ont travaillé, réglant un grand nombre de questions en deux temps, trois mouvements. Le cou plie et sa tête penche, tout naturellement. Elle fixe le plancher. Elle ne comprend rien. Elle a honte.

Tout ça à cause de trois secondes. Trois secondes de trop et la vie est en retard, en charpie, en morceaux. Laide

comme une vie cheap. Un plancher barbouillé et le sol se dérobe sous le choc: les conventions sociales – un minimum de standing permettant une dignité minimale –, l'ordre, la beauté et la perfection dament le pion à l'amitié, damnent l'hôtesse de la maison, les yeux dans le vague la plupart du temps. Le plancher devient une absurdité, la rançon jamais payée de qui n'a jamais su être présentable, acceptable, potable. Trou noir.

À tant le regarder, il devient de plus en plus abîmé. C'est crado, c'est vilain, mais anodin aussi. Elle n'a plus honte du tout, tiens. Ça ne change rien dans la vie, enfin; ce ne sont que des tuiles. Des tuiles et de l'amitié.

L'amie reste fermée dur comme griffe sur ses principes, et sans le savoir, sans le vouloir. C'est triste. L'amitié n'y change rien.

À bien y penser, en y regardant bien, il est à refaire ce plancher.

Rouge II

On dirait un treize juillet, un treize novembre, un treize en tout cas, climatisé et barbant de soleil à la fois, comme un trou dans la couche d'ozone, comme une stupidité renversée, hilare, par le réchauffement climatique. Ça baigne. Les dévoreurs sont rois, les optimistes ont la cote et le sourire béat, mais personne ne se baigne *réellement*; il a fait si froid que l'eau des piscines et des lacs appelle le tueur à la chasse, c'est de saison, mais laissons faire l'animal et dépérir la forêt, le plaisir est facile ici en ville, consommons *La Joconde* travestie et l'avenue la plus courue. Civilisés comme des portefeuilles numériques.

Elle veut tout racheter ce qui a été perdu. Les disques, la collection, le fonds culturel de la maison. Elle est postée devant la vitrine à l'intérieur de la mégabibliothèque, devant les classiques, nonchalants, qui prennent du soleil comme si c'était le même soleil que dans le bon vieux temps. Elle est là à triturer la pochette des *Variations Goldberg* tout en ayant déjà en main un disque de P.J. Harvey dont elle fixe les titres pourtant connus. Elle est rouge comme un citron parce qu'il fait une chaleur d'imper-

méable dans cette grande surface habituellement climatisée. Mais voilà, après le froid, la très subite canicule, le soleil n'hésite pas une seconde à ressortir de ses smogs pour un petit moment et l'atmosphère tropicale lui ébouillante les sous-couches de la peau. À vrai dire, elle est rouge comme une citrouille parce que le jeune comédien qui demeure dans le coin, celui qui ressemble à un géant, un génie, celui qui a un sourire bourré de talent, est là, tout près d'elle, et lui aussi tourne en rond, de long en large, livres, disques, pendant qu'elle meurt de honte de fantasmer sur lui entre trois détours, rock, classique, world beat. Et le temps, encore récemment à la pluie, le temps bout et elle rougit sous son imperméable vert, accrochée à la seule bouée qu'elle connaît, P.J., dévouée P.J. qui l'accompagne dans son pèlerinage-hésitation devant la grande Omara. Rouge comme les anciennes coccinelles, embarrassée comme une tombe sans occupant, elle rougit encore de rougir encore, de se trouver grotesque, et elle s'imagine que ses propres maladresses, hésitations à lui, le comédien de génie, sont dues au regard énervé et soutenu qu'elle pose sur lui.

Pataugeant dans ses émotions de canard blessé avec, en plus que sourdine, Glenn et P.J., postée devant la vitrine, figée, stupéfaite, angoissée à l'idée de gaspiller des dollars pour des CD qu'elle n'écouterait peut-être jamais plus, elle commence à vachement s'énerver, toujours aussi consciente de vieillir à une vitesse folle, risquant de ne plus jamais plaire à quiconque, surtout plus aux jeunes, surtout pas aux braves gens et jamais aux intelligibles intelligents, le genre impressionnant du géant au sourire vrai qui carbure au théâtre comme Magritte à la peinture, et là, devant l'étalage réduit des succès de la musique classique, vertigineuse hystérique, elle lève les yeux pour faire éclater la vitrine. Et c'est ce qui se passe. Il est là, fou de joie comme d'habitude, conditionné à l'état de grâce par la force de son corps et les vertus intransigeantes de ses maîtres à penser. Le bonheur, cheveux aux vents, par Rodin. Cavalier Seul marche sur le trottoir comme on marche sur un nuage blanc, transpercé d'éclats de soleil. Il passe, le sourire invincible, droit comme un I qui s'y connaît dans la vie. Elle devient rouge comme son porte-

feuille, elle étouffe. Elle ne bouge pas au cas où la malédiction ferait en sorte qu'il entre de son beau grand pas de dandy sauvage dans le mégastore bouillant, bientôt frigorifié, dans cette hyperlibrairie remplie de t-shirts aux slogans impayables, accrochés n'importe où entre les présentoirs de cartes postales aux citations inoubliables. C'est à travers tout ce fatras que son regard fuit, elle ne sait plus où donner de la tête, cette tête qu'elle a, copie conforme des plus étranges jouets en peluche suspendus au-dessus des essais sur les carnages de l'économie et la fin du monde à la portée de tous. Payer, c'est se souvenir. Payer, c'est revenir à la vie. Porter la rigolade, c'est se vêtir du sens des choses concrètes, manière contemporaine, vachement décontractée. Les slogans des t-shirts se détachent, s'avancent vers elle, fluo. Bref, le rayon des classiques commence à fondre, étant donné l'exotique malaise qu'elle dégage, décuplé par les accents soudains d'une percée torride dans le crachin. Elle réussit à calmer le haut-le-cœur de perceptions, ses émotions confondues à ces images éclatées : tant de propositions visuelles et d'attrape-nigauds sensoriels. Pour mettre fin au vertige, elle réussit à bouger la tête normalement – et non plus à 360 degrés comme une possédée. Dans un effort rationnel, elle regarde systématiquement autour d'elle, de la vitrine embuée à la porte d'entrée, histoire de voir si aucun malheur n'est réellement arrivé, si une autre idiotie ne serait pas en route, en vue, ne lui foncerait pas dessus. Dans son état de surchauffe bientôt glacée, la joie tempérée, la joie néoresplendissante de Cavalier Seul l'aurait achevée. Parce que la confiance, l'exultation, le triomphe, parce que l'art de bien se tenir et d'être charmant, c'est tout lui – malgré ses préceptes morbides qui lui tiennent lieu de spiritualité pour la forme.

Après un temps – tout ça n'a duré, en fait, que quelques secondes –, elle tourne le dos à la vitrine, elle se retourne et fait face au fond du magasin, rouge, encore, comme un hippocampe encore rouge par les temps qui courent. Et là, elle le voit qui l'observe depuis la mezzanine. Elle voit le vendeur assigné à la section des classiques de la littérature qui la fixe d'un œil soupçonneux. Il l'observe depuis un moment, on dirait, l'air sombre, la

mâchoire contractée – le commis a tout son temps pour surveiller les gens; la section des classiques jouxte le rayon québécois, à l'arrière, et tout le territoire est désert. Sous l'apparente tension, le préposé semble alarmé, presque aussi affolé qu'elle mais en plus contrôlé – après tout, ce type a été formé. Car lui, il est blanc comme un drap neuf mais plissé et elle, rouge comme le panneau indicateur de la sortie d'urgence. C'est ça. Avec sa chorégraphie troublée de vieille chouette, son teint d'imperméable surchauffé et son allure naturelle de cœur étouffé, c'était convaincant, il avait sauté à pieds joints dans la méprise, rock, classique, pop, vitrine, il l'avait prise pour une voleuse.

Bleue de honte à force de rougir et de tant hésiter dans la vie – pour des prunes, au fond –, elle ne fait ni une ni deux, elle blottit P.J. dans son panier et part avec Glenn à la caisse... qui est... en panne... ou du moins le bidule de paiement direct que la caissière tente de remettre en fonction. Elle ne s'en sortirait pas aussi facilement. Mais elle finirait bien par retrouver ses couleurs et ses derniers billets – *merci de me faire payer, bonne journée* –, avant d'affronter l'avenue la plus courue. Après vingt mètres, vite, elle allait rentrer par les petites rues – qui existent, tout de même, autour du nombril du monde. Elle n'allait pas faire ce plaisir à Cavalier Seul: qu'il l'apostrophe non loin du carrefour, libre et détendu, assis en inquiétante compagnie à la terrasse d'un bar d'intellos naufragés, plus jubilant encore de la croiser quand elle est comme ça, dans cet état, gauche, mal à l'aise, étouffante. Ça lui ferait trop de bien. Elle pouvait s'épargner un autre 10 à 0. Rentrer par les petites rues, les yeux blottis dans le caniveau.

Manque de pot, le bidule et la caisse restent coincés. Il y a là un faux client qui attend, il fait de l'esbroufe, regarde partout et plastronne avec et pour une godiche dans son genre; le genre propriétaires *amusés* du monde. La greluce est bon public, dans la lune, ravie. Finalement, elle s'aperçoit qu'elle n'a même pas besoin du reçu de paiement direct; la caissière vient de le lui demander tandis qu'elle s'énervait à réparer la machine tout en appelant un vendeur à sa rescousse. Tout ce temps, le faux client se tenait devant le rayon des cartes de vœux, près

de la caisse, et faisait montre de se trouver très spirituel en éructant des remarques éculées sur *La Joconde* et son sourire énigmatique. Et Mia-la-rouge se rappelle, exagère ou pas; elle voit trois cents Japonais – Espagnols, Allemands, Québécois? – qui se ruent sur elle, pauvre femme du tableau, à coups d'appareils et de flashes, tandis que le plouc-parade se jette aussi sur la pauvre Mona exténuée, le corps surmené, ce blablatureur de caisse brisée qui a du mal à deviner qu'il ne raconte rien de bien nouveau sous le soleil maintenant pesant.

Dans le mégastore, on commence à geler. Elle paie cash, dit merci et sort, épuisée.